

NUMÉRO DOUBLE

L'EXPRESS

L'EXPRESS

Le plus grand de tous les continents, du 10 au 15 janvier 2012

SPÉCIAL INDE

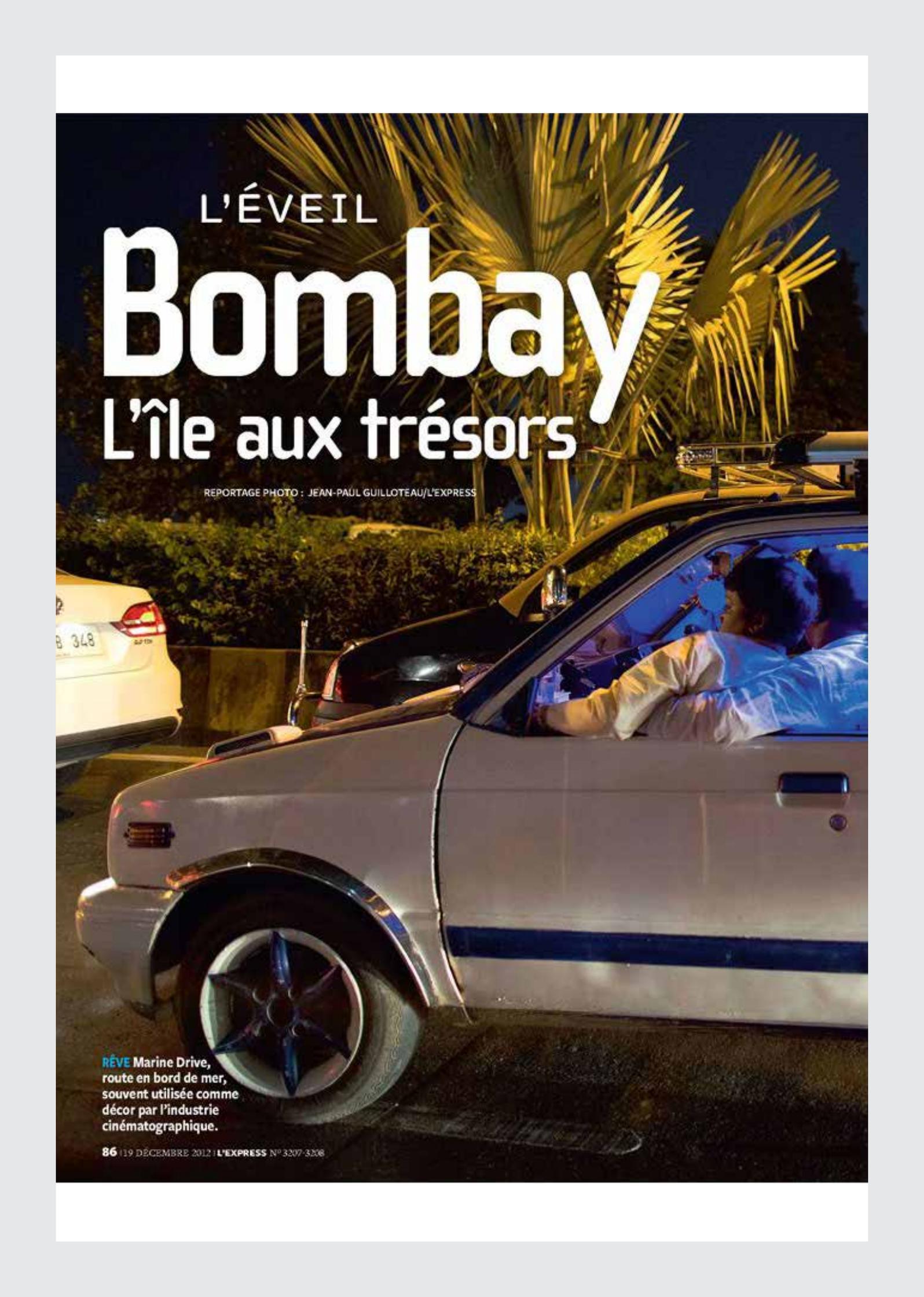
SPÉCIAL INDE

85 PAGES

EXPRESS #ROULARTIA

M 01722-3207 - F: 4,50 €





L'ÉVEIL
Bombay
L'île aux trésors

REPORTAGE PHOTO : JEAN-PAUL GUILLOTEAU/L'EXPRESS

RÊVE Marine Drive, route en bord de mer, souvent utilisée comme décor par l'industrie cinématographique.

ou à Londres. » En mars 2008, après des mois de travaux, Abhay ouvre enfin la Gallery Maskara, un lieu d'exposition pointu et exigeant, de calibre international, sans équivalent dans le pays. « Les débuts ont été euphoriques, poursuit-il. Nous avons accueilli des artistes du Canada, du Brésil, de Belgique... Je voulais aider à faire connaître l'art en général, et non l'art indien en particulier. Regardez-moi ! Je suis indien, certes. Mais je parle anglais, je porte une veste, une chemise, un pantalon et une montre au poignet qui sont peut-être "made in India", mais ce n'est pas certain... Au fur et à mesure que ce pays s'ouvre sur le reste du monde, et Bombay est à la pointe de cette tendance, j'ai pensé que les esprits s'ouvriraient à leur tour. » Espoir déçu. Les familles les plus fortunées dépensent toujours leur argent à coups de villas, de voitures de sport et de yachts : avoir des dollars ne suffit pas, il faut le montrer à chaque instant... Abhay a consacré toutes ses économies à ce lieu, mais les seuls acheteurs qui se pressent dans sa galerie sont des agents de collectionneurs étrangers – les Saatchi, de Londres, ou les Burger, de Hongkong – et quelques rares expatriés d'Europe et d'Amérique du Nord. « Aux Etats-Unis, je touchais un gros salaire au sein d'une multinationale, souligne Abhay. Mais je me sentais inutile. Alors, je suis revenu en Inde car mes racines sont ici. Je pensais pouvoir partager ma passion avec mes compatriotes, mais je m'aperçois qu'ils ne suivent pas. Il est trop tôt, peut-être. Je ne regrette rien, je veux tenir jusqu'en 2020, avec l'appui d'amis et de membres de ma famille. Au-delà, on verra... »

Rooshad Shroff, architecte diplômé des prestigieuses universités Harvard et Cornell,

aux Etats-Unis, a eu le privilège de travailler avec des stars internationales de sa discipline, telles que Rem Koolhaas et Zaha Hadid. Depuis son retour à Bombay, pour des raisons familiales, il a parfois le sentiment de tourner en rond : « La principale qualité recherchée chez mes confrères, explique-t-il, c'est le pragmatisme. Comme les prix de l'immobilier atteignent des niveaux stratosphériques, les clients n'ont pas de temps pour réfléchir au design ou à l'esthétique. A Bombay, certains consacrent quelques semaines de réflexion, guère plus, à des projets immobiliers qui, une fois sur le marché, coûteront plus cher que ceux de Londres ou de New York. » Rooshad est content d'être rentré : « C'est chez moi ! J'aime la nourriture, mais aussi le désordre et la folie qui règnent ici. » Pourtant, il regrette l'absence de musées dignes de ce nom, de « lectures intéressantes », de « conversations stimulantes »... Et il peine à se faire de nouveaux amis, comme si cette ville de 14 millions d'habitants avait l'âme d'une sous-préfecture. Récemment, il a été invité à dîner par un ancien copain de classe, issu d'une grande famille locale : « Pendant tout le repas, sa femme est restée à l'écart de la table, réduite au rôle d'une serveuse. En 2012 ! Je n'arrivais pas à le croire. »

Ainsi va Bombay. En apparence, il n'est pas de ville indienne plus ouverte sur le monde. En profondeur, la société y est, comme dans le reste du pays, profondément attachée à la tradition. Trop indienne pour être occidentale, trop occidentale pour être indienne, la cité n'a sans doute jamais cessé d'être une île. ●

MARC EPSTEIN

(1) *Maximum City : Bombay Lost and Found*, par Suketu Mehta, Vintage, Londres. Inédit en français.